
L'épilepsie de l'enfant dans l'Antiquité (I^{er}-V^e siècles) : prévention et traitement

Child epilepsy during the Antiquity (1st-5th century): prevention and treatment

Patricia Gaillard-Seux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3705>

DOI : 10.4000/abpo.3705

ISBN : 978-2-7535-6539-5

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 16 novembre 2017

Pagination : 175-202

ISBN : 978-2-7535-5674-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Patricia Gaillard-Seux, « L'épilepsie de l'enfant dans l'Antiquité (I^{er}-V^e siècles) : prévention et traitement », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 124-3 | 2017, mis en ligne le 16 novembre 2019, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3705> ; DOI : 10.4000/abpo.3705

© Presses universitaires de Rennes

L'épilepsie de l'enfant dans l'Antiquité (I^{er}-V^e siècles) : prévention et traitement

Patricia GAILLARD-SEUX

Maître de conférences d'histoire romaine, université d'Angers, CERHIO-CNRS

L'épilepsie est une maladie bien connue et identifiée dans l'Antiquité¹. Ce qui caractérise ses formes les plus sévères, la crise épileptique, a été reconnu par les médecins antiques, même si des cas relevant pour nous d'autres maladies ont certainement été parfois inclus dans leurs descriptions. L'épilepsie est évoquée de manière plus ou moins détaillée dès les traités de la collection hippocratique (V^e-IV^e siècles av. J.-C.) jusqu'aux écrits médicaux de la fin de l'Antiquité. Les caractéristiques de la crise lui ont fait attribuer une origine surnaturelle, opinion combattue par les médecins hippocratiques et leurs successeurs. Cette réfutation n'empêche pas les praticiens comme les profanes de reconnaître que c'est une maladie très grave, affectant singulièrement la santé et la vie sociale du patient. L'épilepsie est de surcroît un mal qui frappe particulièrement les enfants. De nombreuses stratégies ont été déployées pour les en protéger ou les soigner en cas de maladie déclarée. Si la collection hippocratique donne de nombreux détails sur l'épilepsie des enfants, ce sont les médecins et plus largement les sources de l'époque romaine impériale qui fournissent des renseignements sur la prévention et le traitement de cette maladie. L'étude de l'attitude face à l'épilepsie de l'enfant révèle aussi la profonde

1. Pour une synthèse sur l'épilepsie dans l'Antiquité classique : TEMKIN, Owsei, *The Falling Sickness. An History of Epilepsy from Greeks to the Beginnings of Modern Neurology*, Baltimore-Londres, John Hopkins Press, 1971, 2^e éd., p. 3-81 ; WOHLERS, Michael, *Heilige Krankheit. Epilepsie in antiker Medizin, Astrologie und Religion*, Marburg, N.G. Elwert, 1999 ; quelques passages ont trait à l'Antiquité classique dans STOL, Marten, *Epilepsy in Babylonia*, Groningue, Styx, 1993. Pour l'épilepsie de l'enfant, voir aussi : BERTIER, Janine, « Enfants malades et maladies des enfants dans le *Corpus hippocratique* », dans POTTER, Paul, MALONEY, Gilles, DESAUTELS, Jacques (dir.), *La maladie et les maladies dans la collection hippocratique*, Québec, 1990, p. 211-220 ; *eadem*, « La médecine des enfants à l'époque impériale », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 37/3, Berlin, 1996, p. 2147-2227 ; HUMMEL, Christine, *Das Kind und seine Krankheiten in der griechischen Medizin. Von Aretaios bis Johannes Actuarius (1. bis 14. Jahrhundert)*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 1999, p. 179-203.

influence des conceptions répandues dans la société gréco-romaine à propos de l'épilepsie en général.

Conceptions de l'épilepsie dans le monde gréco-romain

Trois types de représentation interviennent dans l'image antique de l'épilepsie : la croyance en son origine surnaturelle, la définition médicale de la maladie, la crainte d'une contagion.

Une origine surnaturelle ?

La dénomination la plus ancienne de l'épilepsie montre qu'on lui prêtait une origine surnaturelle. Les Grecs la nomment la « maladie sacrée », *ierê nosos*, nom repris en latin sous diverses formes². Le traité hippocratique *Maladie sacrée* (v^e siècle av. J.-C.) affirme l'origine naturelle de ce mal et souligne qu'on le croyait envoyé par un dieu en punition d'un péché³. Arétée de Cappadoce (i^{er} ou ii^e siècle) et Caelius Aurelianus (iv^e ou v^e siècle) – qui adapte en latin un traité perdu du médecin méthodique Soranos d'Éphèse (ii^e siècle) – indiquent aussi d'autres raisons possibles de cette appellation⁴, mais ce sont des spéculations tardives à une époque où son sens primitif s'était en partie perdu. À part cette dénomination, les sources d'époque impériale n'indiquent pas qu'on croit alors en l'envoi de l'épilepsie par des divinités variées.

La croyance en l'intervention plus exclusive d'une divinité, la Lune, est attestée à partir du iii^e siècle av. J.-C.⁵ et surtout à partir du i^{er} siècle ; la maladie est alors appelée « maladie de la lune », *selêniasmos* (de *selênê*, « lune »), et le malade *selêniazomenos* ou *selêniakos*, termes traduits par le latin *lunaticus*, « lunatique ». L'épilepsie serait due à un péché contre la divinité lunaire, selon divers auteurs rapportant sans doute la croyance la plus ancienne⁶. Chez d'autres auteurs, l'action de l'astre est rationalisée : sa lumière influencerait la survenue d'une crise⁷. Pour Quintus Sérenus, l'épileptique a été conçu à la nouvelle lune, d'où sa maladie⁸.

2. Ainsi, *morbus diuinus* à partir du ii^e siècle (APULÉE, *Apologie*, I, 7 ; II, 1) ; *sacra passio* : uniquement dans des traductions ou adaptations du grec à partir des iv^e-v^e siècles.

3. *Maladie sacrée*, I, 1 ; 11 (Jouanna).

4. Grandeur de la maladie ; attaque de la tête, siège de l'âme ; guérison seulement par les dieux ; possession démoniaque (ARÉTÉE DE CAPPADOCE, *Signes et causes des maladies aiguës et chroniques*, I, 4, 2 (Hude) ; CAELIUS AURELIANUS, *Maladies chroniques*, I, 4, 60). Sur l'expression *ierê nosos*, voir WOHLERS, Michael, *Heilige...*, *op. cit.*, p. 122-126.

5. CALLIMAQUE, *Origines*, 75, 12.

6. ARÉTÉE DE CAPPADOCE, *Signes...*, *op. cit.*, I, 4, 2 (Hude) ; ARTÉMIDORE, *Clé des songes*, II, 12 ; *Lapidaire orphique*, 480-485. Chez Horace (*Art poétique*, 454), l'expression *iracunda Diana* est peut-être une allusion à l'épilepsie.

7. ANTILLOS dans ORIBASE, *Collection médicale*, IX, 3 (II, 288, 24-289, 3 Daremberg-Bussemaker) ; GALIEN, *Des jours décroissants*, III, 2 (IX, 903, 4-5 Kühn) ; voir aussi LUCIEN, *L'ami du mensonge*, 16 ; ORIGÈNE, *Commentaire sur l'Évangile de Matthieu*, XIII, 6, 193 ; ÉLIEN, *Personnalité des animaux*, XIV, 27 ; VETTIUS VALENS, *Anthologies*, II, 37, 43.

8. *Livre de médecine*, 1010. En Mésopotamie déjà, l'épilepsie pouvait être provoquée par le dieu-lune Sin ou sa fille Ishtar (parfois dite aussi fille d'Anu, dieu du ciel) : STOL,

C'est aussi une maladie considérée comme une possession démoniaque. Le nom grec à l'origine du nom actuel, *epilēpsis* ou *epilēpsia* (de *epilambanein*, « saisir, attaquer »)⁹, apparut au IV^e siècle av. J.-C., a été interprété par certains modernes comme faisant primitivement référence à la « saisie » du malade par un démon¹⁰. Mais pour les médecins antiques, c'est une allusion au fait que la crise d'épilepsie attaque les sens et l'esprit ou saisit les sens de sa victime¹¹. À l'exception d'Arétée de Cappadoce et de Lucien, la possession démoniaque de l'épileptique est mentionnée surtout chez des auteurs chrétiens qui, eux, y croient¹². Des noms tardifs y font allusion : *daemoniacus* ou *daemoniosus*, « possédé d'un démon¹³ ». Pour Michael Wohlers, c'est une conception chrétienne d'origine juive¹⁴. Cependant, à l'époque impériale, la croyance en la démonologie existait dans d'autres milieux (platoniciens, pythagoriciens notamment), ce qui explique que Lucien imagine dans l'*Ami du mensonge* des philosophes (péripatéticien, platonicien, pythagoricien) et même un médecin, affirmant leur croyance en des histoires de possédés et de fantômes.

Plus généralement, il est notable que le nom latin le plus courant de la maladie, « mal des comices », *morbis comitialis*, en souligne la connotation funeste : si un citoyen romain participant aux comices avait une crise, on préférerait dissoudre la réunion car c'était un signe de trop mauvais augure¹⁵. Le malade pouvait donc être perçu comme pécheur ou possédé et, éventuellement, rejeté. Même si les médecins écartaient l'étiologie surnaturelle, une bonne partie des populations du pourtour de la Méditerranée antique y croyait probablement.

Marten, *Epilepsy...*, *op. cit.*, p. 10; p. 36-37, 121, 130 (le démon babylonien de l'épilepsie était dit « envoyé de Sin »).

9. *Epilepsia* et les mots de sa famille passèrent au latin par les écrits des médecins. *Epilepticus* apparaît chez ULPIN (mort en 229), fragment Vat. 130; il est fréquent aux IV^e-V^e siècles. *Epile[m]psia* est utilisé à partir de la deuxième moitié du IV^e siècle. Voir *Thesaurus linguae Latinae*, su *epilepticus*; *epilepsia*.

10. TEMKIN, Owsei, *The falling...*, *op. cit.*, p. 21.

11. Voir *infra*, p. 178.

12. *Évangile de MARC*, IX, 14; ARÉTÉE DE CAPPADOCE, *Signes...*, *op. cit.*, I, 4, 2 (Hude); LUCIEN, *l'ami du mensonge*, 16; ORIGÈNE, *Commentaire sur l'Évangile de Matthieu*, XIII, 6, 193; XVIII, 6, 17.

13. *Daemoniacus* : HILAIRE DE POITIERS, *Commentaire sur l'Évangile de Matthieu*, 9, 5; 17, 5; *daemoniosus* : PSEUDO-APULÉE, *Herbier*, 131, 37; *Passion de l'Apôtre Bartholomée*, 133, 4. Voir aussi un synonyme tardif d'épileptique chez ISIDORE DE SÉVILLE (*Étymologies*, IV, 7, 6) : *laruaticus*, issu de *laruatus*, « ensorcelé, possédé, victime d'un revenant », et de *larua*, « fantôme ».

14. WOHLERS, Michael, *Heilige...*, *op. cit.*, p. 128.

15. ANDRÉ, Jacques, « Chronologie des noms latins de trois maladies », dans SABBAAH, Guy (dir.), *Études de médecine romaine*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 1988, p. 9-18, sp. p. 12.

La définition médicale de la maladie

Les milieux médicaux ou les individus soucieux de rationalité sont tout autant que les autres conscients de la gravité d'un mal aussi appelé « grande maladie » (gr. *mega nosema* ou *megalê nousos*) ou « maladie la plus grande » (l. *morbus maior*)¹⁶. Les théories des médecins divergent parfois sur ses causes, mais la définition donnée par les *Définitions médicales* pseudo-galéniques (I^{er} siècle) s'est peu à peu imposée :

« L'épilepsie est une saisie (*epilēpsis*) de l'esprit et des sens, par suite de laquelle certains tombent tout à coup avec des convulsions et d'autres sans convulsions. Il leur arrive en outre d'avoir de l'écume à la bouche pendant l'affaiblissement et le déclin du mal¹⁷. »

L'accent est donc mis sur la crise, la perte de la conscience et de la sensibilité et la chute consécutive, avec des nuances sur les formes de la crise elle-même et une observation fine du moment où le malade peut baver. Cette définition par la crise a pu entraîner des confusions avec des maux où il y a chute ou bien convulsions (convulsions des nourrissons notamment).

Selon *Maladie sacrée*, l'origine physiologique de l'affection est un excès de phlegme dans le cerveau, provoqué par des facteurs extérieurs, comme le vent, le froid, etc.¹⁸. Les médecins postérieurs savent que le siège de cette maladie est le cerveau. Pour les médecins méthodiques comme Caelius Aurelianus et donc Soranos, sa cause physiologique est un état de striction du corps¹⁹; d'après le système méthodique, dans le corps se meuvent des corpuscules (*onchoi*) invisibles dans des canaux invisibles, les « pores »; selon l'état de leur circulation, le corps est en équilibre ou bien dans un état resserré ou un état relâché, sources de maladies.

Cependant, l'explication humorale de l'épilepsie rallie d'autres médecins et l'emporte avec Galien : le cerveau pâtit de l'excès d'une humeur froide, la bile noire ou, surtout, le phlegme; cette maladie est donc une maladie froide et humide. Pour Galien, l'humeur envahit le cerveau et s'y épaissit, bloquant le *pneuma* psychique, souffle directeur qui se diffuse dans les nerfs et dont la perturbation explique notamment les convulsions de la crise. L'atteinte du cerveau peut être primaire ou secondaire. Galien distingue ainsi trois sortes d'épilepsie : une qui a d'emblée son siège dans

16. Voir JOUANNA, Jacques, « Introduction », dans Hippocrate, *Maladie sacrée*, Paris, Collection des Universités de France, 2003, p. xxv, n. 37; ORLANDINI, Anna, « Parmi les noms latins de l'épilepsie : *morbus maior* », dans DEBRU, Armelle, SABBAAH, Guy (dir.), *Nommer la maladie. Recherches sur le lexique gréco-latin de la pathologie*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 1998, p. 83-91. Sur d'autres noms plus rares en latin, en particulier *caduca* (de *cadere*, « tomber »), dû à la chute lors de la crise, voir ANDRÉ, Jacques, « Chronologie... », art. cité, p. 12.

17. PSEUDO-GALIEN, *Définitions médicales*, 240 (xix, 414, 9-13 Kühn), trad. pers. Pour des définitions proches : GALIEN, *Des lieux affectés*, iii, 9 (viii, 173, 5-10 Kühn); CAELIUS AURELIANUS, *Maladies chroniques*, i, 4, 60. Sur les conceptions médicales de l'épilepsie, voir TEMKIN, Owsei, *The falling...*, op. cit., p. 51-64; WOHLERS, Michael, *Heilige...*, op. cit., p. 87-96.

18. *Maladie sacrée*, iii, 1; v, 1; vii, 1-11; xiii, 1; xviii, 1 (Jouanna).

19. CAELIUS AURELIANUS, *Maladies chroniques*, i, 4, 72-73.

le cerveau ; une autre où l'afflux d'humeur dans le cerveau est provoqué par des troubles de l'estomac ; la troisième où ce flux vient au cerveau de n'importe quelle partie du corps²⁰.

Les médecins indiquent que la maladie peut revêtir diverses formes. Arétée de Cappadoce la qualifie de « maladie extraordinaire aux formes variées [...] violente, pernicieuse, délétère dans ses crises, car parfois le premier paroxysme tue²¹ ». Caelius Aurelianus en distingue trois formes d'après les crises, l'une semblable à un profond sommeil, l'autre avec convulsions, la troisième mixte²². Des causes extérieures comme l'excès de chaleur ou de froid, le tournoiement d'une roue, un éclair, une odeur, une indigestion etc. sont réputées déclencher la crise chez l'épileptique²³. Certains médecins soulignent aussi la honte des malades, exposés à tomber en public et à sortir de la crise couverts d'urine, d'excréments et de bave²⁴.

L'excès d'humeur au cerveau caractérisant la maladie explique que la croyance en l'influence de la lune ait pu être rationalisée : cet astre est pour les Anciens le lieu de l'humide par excellence, celui qui accroît l'humidité sur terre²⁵. Pour le chirurgien Antyllos, contemporain plus âgé de Galien, la lune croissante augmente l'humidité du cerveau et du corps et favorise donc l'épilepsie²⁶. Ces théories et observations médicales ont des conséquences sur le traitement des patients.

L'épilepsie, maladie contagieuse

C'est également le cas d'une croyance présente hors des milieux médicaux : l'épilepsie serait contagieuse. Un passage de l'*Apologie* d'Apulée, impliquant un enfant, livre un témoignage essentiel. Apulée est vers 160 l'objet d'un procès à Oea (Tripolitaine), sous l'accusation de pratiques magiques en vue de conclure le mariage qu'il a contracté avec une riche veuve de la ville. L'*Apologie* est sa plaidoirie, publiée ensuite. Il lui était notamment reproché d'avoir ensorcelé par ses incantations un jeune esclave, Thallus ; le garçon était alors tombé à terre et se serait réveillé n'ayant plus conscience de rien. Apulée réfute l'accusation, disant qu'on l'accusait sans doute par là de pratiques divinatoires ; or pour ce genre de choses, il faudrait un enfant « sain,

20. *Des lieux affectés*, III, 11 (VIII, 193, 7-194, 4 Kühn).

21. ARÉTÉE DE CAPPADOCE, *Signes...*, *op. cit.*, III, 4, 1 (Hude) ; les traductions d'Arétée sont de L. Renaux, 1834.

22. CAELIUS AURELIANUS, *Maladies chroniques*, I, 4, 60.

23. ARÉTÉE DE CAPPADOCE, *Signes...*, *op. cit.*, I, 5, 2 (Hude) ; GALIEN, *Conseil pour un enfant épileptique*, II (XI, 360, 7-13 Kühn). Aussi APULÉE, *Apologie*, XLV, 4-5.

24. *Maladie sacrée*, XII, 1 (Jouanna) ; ARÉTÉE DE CAPPADOCE, *Signes...*, *op. cit.*, I, 5, 7 (Hude) ; CAELIUS AURELIANUS, *Maladies chroniques*, I, 4, 67-68.

25. PRÉAUX, Claire, *La lune dans la pensée grecque*, Bruxelles, Palais des Académies, 1970, p. 128-132.

26. Dans ORIBASE, *Collection médicale*, IX, 3, 8 (II, 288, 14-289, 3 Daremberg-Bussemaker). Selon GALIEN (*Des jours décroissants*, III, 2 [IX, 903, 4-5 Kühn]), la luminosité plus forte de la pleine lune accroît le risque de crise.

sans défaut, intelligent et beau²⁷ ». Thallus ne pourrait faire l'affaire, dit-il, car il est « accablé par l'épilepsie » (*morbo comitali confectus*); c'est pourquoi il est tombé. Comme preuve de sa maladie, Apulée dit des autres esclaves : « tous peuvent dire pourquoi, à la vue de Thallus, ils ont soin de cracher, pourquoi personne n'ose avec lui manger au même plat, boire à la même coupe²⁸ »; il précise que l'enfant ne peut être présent au procès car « il est depuis longtemps relégué bien loin à la campagne, pour ne pas contaminer la maisonnée (*ne contaminaret familiam*)²⁹ ».

Selon certains commentateurs, l'attitude des co-esclaves de Thallus relève de la crainte que le démon à l'origine de la maladie ne souhaite changer de demeure³⁰. Cracher pour écarter toute espèce de mal est une pratique courante dans l'Antiquité. Elle est attestée ailleurs à propos de l'épilepsie. Théophraste, dans les *Caractères*, indique que le superstitieux crache dans le pli de son vêtement quand il voit un fou ou un épileptique³¹. Pline l'Ancien note :

« Nous crachons pour écarter l'épilepsie, c'est-à-dire que nous repoussons les contagions (*contagia*)³². »

Pline et Apulée emploient chacun un terme, *contagium*, *contaminare*, dont le sens a évolué pour exprimer la notion de contagion d'une maladie. Dans le vocabulaire médical moderne, la contagion est la transmission d'une maladie par le passage d'individu à individu d'une matière pathogène (le contage) et le verbe « contaminer » fait allusion à cette transmission. *Contagium*, son doublet *contagio* et *contaminare* expriment d'abord la notion de contact entre deux corps et de là celle de souillure par un autre corps ou objet, dans le domaine religieux ou au sens physique et moral; à partir du 1^{er} siècle av. J.-C., ils sont utilisés à propos de la transmission de certaines maladies³³.

27. *Apologie*, XLIII, 4 (trad. pers.).

28. *Apologie*, XLIV, 2 : *Possunt dicere omnes quid in Thallo despuant, cur nemo audeat cum eo ex eodem catino cenare, eodem poculo bibere* (trad. Paul VALETTE, Collection des Universités de France, 1924).

29. *Apologie*, XLIV, 4 : [...] *rus adeo iam diu ablegatus est in longinquos agros, ne familiam contaminaret* (trad. Paul VALETTE modifiée, Collection des Universités de France, 1924).

30. Voir notamment TEMKIN, Owsei, *The falling...*, *op. cit.*, p. 8-9; WOHLERS, Michael, *Heilige...*, *op. cit.*, p. 132, n. 252.

31. *Caractères*, 16.

32. *Histoire naturelle*, xxviii, 38 : *Despuimus comitiales morbos, hoc est contagia regerimus*; trad. Mirko GRMEK, « Les vicissitudes des notions d'infection, de contagion et de germe dans la médecine antique », dans SABBAGH, Guy (dir.), *Textes médicaux latins antiques*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 1984, p. 53-70. Voir aussi *Histoire naturelle*, x, 69 sur l'épilepsie, *despui suetum*.

33. Sur la contagion des maladies dans l'Antiquité et le vocabulaire employé, voir notamment GRMEK, Mirko, « Les vicissitudes... », art. cité; NUTTON, Vivian, « To kill or not to kill ? : Caelius Aurelianus on contagion », dans FISCHER, Klaus-Dietrich, NICKEL, Diethard, POTTER, Paul (dir.), *Text and Tradition : Studies in Ancient Medicine and its Transmission Presented to Jutta Kollesch*, 1998, p. 33-242; STOK, Fabio, « Il lessico del contagio », dans

Toutefois, les médecins antiques étaient réticents à l'idée de transmission d'une maladie d'être vivant à être vivant. Dans le corpus hippocratique, la cause d'une maladie est le déséquilibre des humeurs, dû à des facteurs internes au malade (tempérament...) ou externes (froid, vent, lieu d'habitat...). En cas d'épidémie, c'était l'air vicié, respiré par les habitants d'un même lieu, qui les rendait malades ; la transmission d'individu à individu évoque l'idée magico-religieuse de souillure que les médecins hippocratiques réfutent comme origine de la maladie. Ces conceptions dominent largement la médecine postérieure. Mais dans l'expérience et l'opinion communes, la possibilité qu'un malade communique sa maladie à un sujet sain est connue. Les allusions en médecine vétérinaire sont nombreuses chez les spécialistes comme chez les profanes³⁴. En médecine humaine, elle est parfois soulignée chez les profanes et dans quelques textes médicaux, à propos d'épidémies et même pour des maladies individuelles comme la phthisie, l'ophtalmie ou certaines dermatoses³⁵. Le mécanisme de la transmission est peu envisagé. Certains textes antiques semblent suggérer que l'air expiré par les malades et respiré par les contaminés serait l'origine de la contagion, manière d'intégrer le constat de la transmission à la théorie de l'air vicié d'origine hippocratique³⁶. D'autres voies de contamination étaient envisagées³⁷.

L'emploi de *contagia* par Pline et de *contaminare* par Apulée peut être interprété comme une allusion à une transmission de la maladie sans référence à la démonologie. M. Wohlers estime que les passages de Pline et Apulée renvoient à une croyance d'origine populaire en la contagion de l'épilepsie. Il souligne l'absence d'ambiguïté d'un passage de Plutarque, s'interrogeant sur les raisons de l'interdiction faite au flamme de Jupiter à Rome de tout contact avec une chèvre. L'écrivain se demande si la cause n'est pas la nature malade de l'animal :

« De tous les animaux, elle est en effet, semble-t-il, la plus sujette à l'épilepsie et elle contamine (*prosanachrônnoûsthai*) ceux qui en ont mangé ou touché une atteinte de ce mal. D'après eux, en est la cause un rétrécissement des pores où passe le souffle vital, comme le prouve, selon eux, la ténuité de son cri³⁸. »

Clément d'Alexandrie note de son côté qu'on assure que manger de la viande de bouc rend épileptique³⁹ ; ce qu'il connaissait par ouï-dire

RADICI COLACE, Paola, ZUMBO, Antonino (dir.), *Letteratura scientifica e tecnica greca e latina : atti del Seminario internazionale di studi, Lessico e cultura* 3, 2000, p. 55-89.

34. VÉGÈCE, *Médecine des chevaux*, I, 5, 2 ; 17, 2 ; IV, 3, 5 ; 16 ; SÉNÈQUE, *De la colère*, I, 15, 2.

35. GALIEN, *Différences des fièvres*, I, 3 (VII, 279, 9-11 Kühn) ; ALEXANDRE D'APHRODISIAS, *Problèmes*, I, 4.

36. STOK, Fabio, « Il lessico... », art. cité, p. 72-89.

37. Voir le célèbre passage, très isolé, de Varron sur les petits animaux invisibles pénétrant dans le corps par la respiration et y créant des maladies, où certains ont vu une intuition de la contagion au sens moderne (*De l'agriculture*, I, 12, 2).

38. *Étiologies romaines*, 110, 290 a-b (trad. Jacques BOULOGNE, Collection des Universités de France, 2002, modifiée). WOHLERS, Michael, *Die heilige...*, op. cit., p. 139-142.

39. *Stromates*, VII, 6, 33, 4.

était sans doute assez vague pour étendre à tous les mâles des chèvres une assertion concernant ceux qui seraient épileptiques⁴⁰. Par ailleurs, la crainte de la contagion est présente dans un autre passage de Pline, où, semblant ignorer le mal de la chèvre, il dit qu'on rejette la caille comme aliment, à cause de l'épilepsie à laquelle, seule parmi les animaux, elle est sujette⁴¹.

Il est notable aussi que l'attitude d'Apulée face à l'épilepsie dans l'*Apologie* est parfaitement rationnelle. Il en donne des explications d'ordre naturel, inspirées par les considérations médicales et les développements de Platon dans le *Timée*⁴². Or le contexte montre que sa femme et lui sont les maîtres de Thallus. Ce sont eux qui l'ont éloigné d'Oea et qui étaient donc convaincus de sa contagiosité, comme leurs esclaves. Pline, quant à lui, rejette toute démonologie⁴³ et admet l'idée de transmission d'une maladie; il évoque en effet la diffusion d'une maladie de peau au visage, parmi les grands de Rome, à cause de la coutume du baiser⁴⁴. Même si la croyance en la contagion de l'épilepsie avait des origines magico-religieuses, elle en paraît détachée chez ceux qui l'expriment aux I^{er}-III^e siècles.

Les connaissances et croyances concernant l'épilepsie comptent d'autant plus pour les enfants qu'elle est réputée les frapper particulièrement.

L'épilepsie, maladie des enfants

L'opinion des médecins antiques

Quelques médecins de l'Antiquité appellent l'épilepsie « la maladie de l'enfant ». Le traité hippocratique *Airs, eaux, lieux* signale que dans les villes exposées au sud, « chez les enfants surviennent des convulsions, des dyspnées et ce que l'on dit provoquer la "(maladie) de l'enfant" (*to paidion*) et être la maladie sacrée⁴⁵ ». Rufus d'Éphèse (I^{er} siècle) rappelle que la frayeur fait courir à l'enfant le risque d'avoir la « maladie dite maladie de l'enfant⁴⁶ ».

40. Toutefois *Maladie sacrée* fait déjà allusion à la croyance que la consommation de viande de chèvre peut rendre épileptique, mais sans doute de peur d'offenser la divinité à laquelle l'animal est consacré (I, 6 Jouanna). Sur la chèvre épileptique, voir *infra*, p. 197.

41. *Histoire naturelle*, x, 69.

42. *Apologie*, xlv, 4-5; xlix-l.

43. Voir *Histoire naturelle*, xxvii, 107, seul passage où il est fait allusion à un fait se rapprochant de la démonologie, pour le rejeter.

44. *Histoire naturelle*, xxvi, 3.

45. *Airs, eaux, lieux*, 3 (trad. Jacques JOUANNA). Selon la leçon du passage adoptée dans les manuscrits, la « maladie de l'enfant » est la conséquence des deux précédentes ou bien est énumérée de façon indépendante (JOUANNA, Jacques (éd.), Hippocrate, *Œuvres*, II, 2, *Airs, eaux, lieux*, Paris, Collection des Universités de France, 1996, note 1 au passage, p. 259-260). Sur le commentaire de l'expression par GALIEN : *Commentaire aux Épidémies VI d'Hippocrate*, I, 5 (xvii a, 827, 9-18 Kühn); *Commentaire aux Aphorismes d'Hippocrate*, III, 29 (xvii b, 643, 2 Kühn).

46. Dans ORIBASE, *Collection médicale, Livres incertains*, 20, 27 (III, 160, 13-14 Daremberg-Bussemaker).

Au IV^e ou V^e siècle, Caelius Aurelianus dit de l'épilepsie qu'on l'appelle « la maladie de l'enfant, car elle est fréquente à ces âges⁴⁷ ». L'expression a donc peut-être traversé toute la période de la Grèce classique à la fin de l'Antiquité, même si elle est peu attestée.

Les auteurs grecs et latins indiquent en tout cas fréquemment que les enfants sont spécialement exposés à l'épilepsie ; ils affirment aussi qu'elle peut disparaître à la puberté ou au début de l'activité sexuelle, soulignant parfois qu'elle est susceptible de laisser des séquelles.

Aristote notait déjà que les petits enfants (*paidia*) sont sujets à des convulsions (*spasmoi*), ce qui englobe sans doute les convulsions épileptiques⁴⁸. Arétée de Cappadoce écrit :

« Cette maladie ne s'en va pas facilement, elle s'attache au meilleur et au plus bel âge de la vie ; elle s'attaque aux enfants (*païsi*) et aux tout jeunes gens (*meirakioïsi*) et si par un heureux hasard, l'âge plus vigoureux qui suit la chasse et qu'elle se retire à l'époque de la puberté, elle ne s'en va pas ordinairement sans laisser des marques de sa violence ; comme si elle était jalouse de la beauté des enfants, elle les laisse ou perclus de leurs membres ou la figure contrefaite ou privés de quelques-uns de leurs sens⁴⁹. »

Caelius Aurélianus insiste sur le fait que la maladie frappe de préférence les enfants et sur sa disparition fréquente à la fin de l'enfance :

« En général, c'est une maladie fréquente chez les enfants (*pueris*), surtout à l'époque où a lieu la pousse des dents. Elle frappe aussi dans la jeunesse et la maturité, mais rarement les vieillards. Elle affecte en effet plus violemment les petits enfants (*infantes*) nés depuis peu que les enfants (*pueros*) ou ceux sur le déclin de l'âge et les plus âgés, parce qu'ayant de faibles forces, (les petits enfants) ne peuvent supporter l'assaut des maladies. Enfin, cette maladie a l'habitude de disparaître à l'époque de la puberté ou des premières règles chez les femmes, ou du premier accouchement, par une sorte de renouvellement naturel, la transformation du corps ayant suffi. Si cela ne s'est pas du tout produit, elle vieillit avec le patient la plupart du temps, si elle n'a pas été vaincue par le long combat de la nature ou par les soins de la médecine⁵⁰. »

Dans la collection hippocratique, quelques passages font allusion à l'importance du moment de la puberté pour la fin de l'épilepsie ou ont été compris comme tels par les commentateurs antiques⁵¹. La disparition spon-

47. *Maladies chroniques*, I, 4, 60 : *puerilis passio, siquidem in ipsis abundet aetatibus*.

48. *Histoire des animaux*, VII, 12 588a ; la confusion entre convulsions et crise d'épilepsie chez les enfants semble plus présente dans la Grèce classique.

49. *Signes...*, op. cit., III, 4, 1 (trad. L. Renaux modifiée). Voir aussi VII, 4, 1.

50. *Maladies chroniques*, I, 4, 70-71 (trad. pers.). Aussi SCRIBONIUS LARGUS, *Compositions médicales*, 18 ; CASSIUS FELIX, *De la médecine*, 71.

51. Voir en particulier *Aphorismes*, II, 45 (changement d'âge influant sur la guérison des jeunes épileptiques) ; V, 7 (l'épilepsie qui commence avant la puberté peut être guérie, mais si elle advient après 24 ans, elle est chronique). *Aphorismes*, III, 28 (chronicité des maladies ne disparaissant pas à la puberté) et *Épidémies*, VI, 1, 4 (changements de la puberté entraînant d'autres) ont été compris dans l'Antiquité comme concernant

tanée de l'épilepsie à la fin de l'enfance et, sinon, son caractère chronique ensuite sont des caractéristiques bien connues. Des vulgarisateurs comme Celse ou Pline y font allusion. Celse dit ainsi que « l'épilepsie qui se manifeste avant la puberté disparaît assez facilement » et que « souvent aussi quand les remèdes ont échoué, les garçons doivent leur guérison aux premières jouissances de l'amour et les filles à l'apparition des menstrues⁵² ».

Les causes de l'épilepsie de l'enfant sont peu vues. L'auteur de *Maladie sacrée* estime que si la purgation du phlegme ne s'est pas faite pendant la grossesse ou dans l'enfance, l'enfant, puis l'adulte sera épileptique. Cependant, l'enfant était réputé humide dans l'Antiquité⁵³, on pensait sans doute que cette caractéristique l'exposait plus à une maladie humide comme l'épilepsie.

Des raisons sont parfois données à la disparition à l'adolescence ou au début de la vie génitale. Pour Caelius Aurelianus, le changement à la puberté ou aux premières règles ou au premier accouchement est donc dû à la transformation naturelle du corps à ces moments. Selon Galien, la fin de l'épilepsie à l'âge adulte est possible parce qu'alors le corps devient plus chaud et plus sec⁵⁴, le vieillissement s'accompagnant du dessèchement du corps.

Malgré sa possible disparition, l'épilepsie des enfants restait une préoccupation dans l'Antiquité d'abord en raison de sa fréquence déjà soulignée. Le danger de mort lors de la crise était connu ; un passage des *Épidémies* évoque ainsi la mort d'épilepsie et de convulsions d'un enfant de deux mois⁵⁵. La maladie pouvait aussi devenir chronique à l'âge adulte, puisqu'elle ne disparaissait pas toujours. Même en cas de disparition, elle laissait parfois des séquelles, comme dit Arétée de Cappadoce. Il ne précise pas, mais après avoir souligné ce point, il fait un portrait pathétique de l'adulte atteint d'épilepsie chronique qui s'isole et finit triste, quasi sourd, avec des difficultés à parler et enfin imbécile à force de crises. Un texte hippocratique détaillait déjà les séquelles visibles des crises d'épilepsie sur les enfants : strabisme, tumeurs au cou, voix aiguë, toux sèche chronique, douleurs ou varices au ventre, côtés du corps tordus, descente du péritoine, gonflement d'un testicule et enfin pied ou jambe ne fonctionnant plus⁵⁶. Le risque que l'enfant porte les stigmates de la maladie même après sa disparition était donc important.

l'épilepsie ; voir GALIEN, *Commentaire aux Épidémies VI d'Hippocrate*, I, 5 (XVII a, 827, 9-18 Kühn) ; *Commentaire aux Aphorismes d'Hippocrate*, III, 29 (XVII b, 643 Kühn).

52. *De la médecine*, II, 8, 11 ; III, 3, 23, 1. Voir aussi PLINIE, *Histoire naturelle*, XXVIII, 44. Un passage des *Aphorismes* (III, 29 ; repris par CELSE, II, 1, 21) dit l'épilepsie plus fréquente à l'adolescence, ce que conteste Galien.

53. Voir les références réunies dans BERTIER, Janine, « La médecine... », art. cité, p. 2164-2177.

54. *Commentaire aux Épidémies VI d'Hippocrate*, I, 5 (XVII a, 825, 7-9 Kühn).

55. *Épidémies*, VII, 106. *Maladie sacrée* (VIII, 1 Jouanna) évoque aussi le risque de mort pour le jeune enfant. Voir aussi le texte d'Arétée, p. 179 et n. 21.

56. *Prorrhétique*, II, 10. Voir aussi *Maladie sacrée*, VII, 2-3 (Jouanna).

Des craintes justifiées

Les remarques des Anciens à propos de l'épilepsie des enfants ne sont pas dénuées de vérité. Selon les recherches médicales récentes, il n'existe pas « une » épilepsie, mais « des » épilepsies, formant des syndromes variés, dont certains ne frappent que les enfants. D'autres, débutant dans l'enfance, deviennent chroniques à l'âge adulte seulement chez une partie des patients. Les enfants sont donc plus touchés que les adultes, puisque certains cessent d'être malades avec l'adolescence. En effet, la majorité des épileptiques adultes étaient déjà atteints dans l'enfance ; l'apparition de la maladie à l'âge adulte est plus rare et souvent liée à des circonstances particulières (AVC, alcoolisme, maladie d'Alzheimer...).

D'autre part, certaines épilepsies de l'enfance, même après disparition, peuvent laisser des séquelles graves. Ainsi, l'épilepsie à pointes rolandiques, fréquente entre 3 et 13 ans et disparaissant spontanément à l'adolescence, peut entraîner hyperactivité et troubles cognitifs, susceptibles de persister après la fin du mal. Une forme sévère d'épilepsie des enfants, l'encéphalopathie épileptique avec pointes-ondes continues du sommeil lent, débutant entre 3 et 8 ans, entraîne un retard cognitif et/ou comportemental et des troubles fonctionnels (bavage, troubles articulaires, motricité...); après disparition des crises à l'adolescence, l'évolution de la cognition, du langage et du comportement est très variable d'un sujet à l'autre et souvent mauvaise en cas de prise en charge déficiente. Des syndromes débutant chez le nourrisson laissent aussi des séquelles⁵⁷. Le risque de séquelles paraissait peut-être plus grand dans l'Antiquité car l'épilepsie touche davantage les enfants ayant déjà un retard mental, lequel pouvait passer inaperçu avant l'apparition de la maladie. La disparition de certaines formes d'épilepsie à l'adolescence s'explique par la maturation du cerveau⁵⁸.

L'épilepsie des enfants était donc redoutée à juste titre dans l'Antiquité. Cette crainte est la cause essentielle des pratiques de prévention sanitaire que nous connaissons le mieux à propos du nourrisson.

Prévenir l'épilepsie du nourrisson

L'élimination de l'épileptique à la naissance

Un choix radical pour éviter tous les problèmes suscités par l'épilepsie d'un enfant est de supprimer ce dernier à la naissance. S'il faut en croire

57. Le syndrome de West, qui apparaît souvent vers 5 mois, laisse le plus souvent des séquelles motrices et intellectuelles et des troubles du comportement. Le syndrome de Dravet (à partir de 5-6 mois) persiste après l'adolescence, mais souvent avec des crises moins importantes, et laisse fréquemment des séquelles (déficit intellectuel, troubles du comportement, du regard, de la marche...).

58. Sur les épilepsies de l'enfant, voir ROGER, Joseph, BUREAU, Michelle *et al.*, *Les syndromes épileptiques de l'enfant et de l'adolescent*, Eastleigh, John Libbey, 2005, 3^e édition ; 2013, 5^e édition en DVD.

Plutarque et sans doute Soranos d'Éphèse, il a pu exister chez certaines populations grecques une sorte de test visant ce but.

Dans la *Vie de Lycurgue*, Plutarque dit que chez les Spartiates, on jetait les nouveau-nés chétifs et malformés dans un ravin du mont Taygète, parce qu'il valait mieux pour l'enfant lui-même et pour l'État ne pas le laisser vivre. Il continue :

« De là vient aussi que les femmes lavaient les nouveau-nés non pas avec de l'eau, mais avec du vin : elles voulaient ainsi éprouver leur constitution (*krasis*). On dit en effet que les épileptiques et les maladifs, sous l'effet du vin pur, meurent de convulsions tandis que ceux qui ont une complexion saine en reçoivent une meilleure trempe et une vigueur plus grande⁵⁹. »

La réalité des pratiques eugéniques spartiates évoquées par Plutarque a été discutée, mais est affirmée par une partie des historiens actuels⁶⁰. Or Soranos d'Éphèse, légèrement postérieur à Plutarque, évoque de manière très proche le bain suivant la naissance :

« Après la section du cordon, la plupart des barbares – par exemple les Germains et les Scythes – et même certains Grecs, plongent le nouveau-né dans l'eau froide pour l'endurcir, et afin que celui qui ne supporte pas le refroidissement, mais devient livide ou est pris de convulsions (*spômenon*) périsse comme ne méritant pas d'être élevé. Quelques-uns baignent l'enfant au vin mêlé de saumure, d'autres au vin pur, d'autres encore à l'urine d'enfant vierge, d'autres encore le lavent après l'avoir saupoudré de myrte ou de noix de galle pilée. Nous réprouvons chacune de ces pratiques : le froid en raison de la forte et brutale condensation qu'il cause et que le nouveau-né ignorait, lèse tout en lui ; le mal qui en résulte ne se manifeste pas chez les plus résistants, mais se trahit chez les êtres sensibles par les convulsions (*spasmois*) et les apoplexies qui les saisissent⁶¹. »

Pour Soranos le bain froid tue des enfants qui auraient pu être élevés et lèse même les plus résistants. Il détaille ensuite pour chaque produit utilisé en quoi il est nocif : le vin lui paraît avoir des émanations frappant les sens et engourdissantes. Mais il indique plus loin que le vin bu par la nourrice peut provoquer l'épilepsie du nourrisson⁶². Le rôle attribué au vin chez Plutarque et à l'eau froide chez Soranos indique le souhait de détecter chez l'enfant des maux nerveux ou une fragilité générale exprimée par l'apoplexie. Épilepsie, convulsions et apoplexie étaient souvent rapprochés par les Anciens à cause de leurs symptômes.

59. *Vie de Lycurgue*, 16, 2 (trad. Robert FLACELIÈRE, Collection des Universités de France, 1965, modifiée).

60. Voir dans ce volume DAMET, Aurélie, « De Sparte à l'île du Soleil ».

61. *Maladies des femmes*, II, 6 Burguière-Gourevitch-Malinas (= II, 12 Ilberg) ; trad. Danielle GOUREVITCH, Collection des Universités de France, 1990. Dans l'Antiquité, l'apoplexie correspond en gros aux symptômes de l'AVC : chute et perte de conscience, après quoi le malade peut mourir ou rester partiellement ou totalement paralysé. La chute et la perte de conscience rapprochent la maladie de l'épilepsie.

62. Voir note p. 188 et 68.

Soranos rapporte le bain à l'eau froide à des peuples barbares (Germaines ; Scythes) et à certains Grecs. Le terme employé à propos de ceux qui recourent aux autres usages, *tines*, est extrêmement indéfini et ne permet pas de savoir plus précisément chez qui ces pratiques sont répandues, Germains, Scythes, certains Grecs ou autres. La façon dont Soranos s'élève contre ces procédés donne l'impression qu'il les connaît et qu'ils étaient employés par certains de ses contemporains. Chez Plutarque, la dernière phrase est un commentaire personnel sur le bain au vin, qui semble indiquer que cet usage est connu à son époque et ses conséquences attendues.

Il y aurait donc eu parfois, au moins chez des populations grecques à l'époque de Plutarque et Soranos, un test permettant d'éliminer rapidement un enfant dont l'élevage aurait été difficile et susceptible de donner un individu jugé peu réussi physiquement et intellectuellement. Le fait ne choquait sans doute pas tant dans des sociétés où l'on pouvait exposer un nouveau-né ou bien éliminer un enfant chétif ou anormal, comme le rappelle Sénèque :

« [N]ous noyons même les enfants quand ils sont venus chétifs et anormaux⁶³. »

Soranos lui-même indique qu'à la naissance, la sage-femme doit évaluer si l'enfant vaut ou non la peine d'être élevé⁶⁴, même si en réalité des enfants fragiles ou imparfaits étaient acceptés par les parents.

Contrôler la nourrice

Cependant, même avec un enfant sain à la naissance, les risques d'épilepsie sont élevés, en particulier à l'époque de la dentition selon Caelius Aurelianus. Certains syndromes épileptiques débute effectivement vers 5-6 mois. Le souci de prévenir l'épilepsie du nourrisson paraît quasi obsessionnel dans les soins aux petits, comme le montrent les recommandations de Rufus d'Éphèse et Soranos d'Éphèse qui nous sont parvenues. Cela passe par un contrôle absolu de la nourrice, esclave ou femme de condition inférieure dans les milieux pour lesquels écrivent les médecins.

Ceux qui croyaient en la contagion de l'épilepsie (ou des maladies en général) devaient d'abord veiller à son choix. Rufus d'Éphèse dit nettement :

« Il faut choisir une nourrice qui n'ait pas la moindre maladie, car l'enfant prendrait sa maladie⁶⁵. »

63. *De la colère*, I, 15, 2.

64. *Maladies des femmes*, II, 5 Burguière-Gourevitch-Malinas (= II, 10 Ilberg). Sur l'acceptation d'enfants imparfaits, voir dans ce volume HUSQUIN, Caroline, « Perceptions et accompagnements de l'atteinte physique chez l'enfant dans l'Antiquité romaine ».

65. Dans ORIBASE, *Collection...*, *op. cit.*, 13, 1 (III, 120, 7-8 Daremberg-Bussemaker). Les traductions d'Oribase sont de Daremberg.

Cette affirmation d'une contagion de principe, assez rare chez un médecin, s'explique parce que le vecteur envisagé était probablement le lait, censé transférer ses qualités ou défauts à l'enfant. Or un médecin du IV^e siècle av. J.-C., Mnésithée, voulait déjà que la nourrice soit exempte de toute maladie, surtout de l'épilepsie et des étouffements dus à l'hystérie⁶⁶. La raison était certainement le danger couru par l'enfant en cas de chute ou de trouble mental de la nourrice. Mais il est probable que certains parents aient aussi pensé à la contagion de l'épilepsie.

Un autre point essentiel concerne l'alimentation du bébé, autrement dit le lait de la nourrice. Les médecins antiques détaillent le régime de la nourrice, c'est-à-dire son mode de vie, pour que son lait soit excellent et ne provoque pas l'épilepsie du petit⁶⁷. Rufus et Soranos décrivent longuement ce régime. Selon Soranos, la nourrice doit avoir une vie réglée, faire de l'exercice et surveiller son alimentation. Celle-ci sera équilibrée et surtout digeste, ce qui favorisera la production d'un lait nourrissant. Elle devra éliminer tout ce qui rend le lait irritant (ail, salaisons...), éviter les plats très assaisonnés et en sauce, la plupart des plantes potagères, peu nourrissantes et aqueuses, la viande de bœuf et de mouton, indigeste et malsaine. Soranos détaille ensuite ce qu'elle doit manger et l'évolution de sa nourriture au fil de la croissance de l'enfant. Il termine sa section avec la consommation de vin, augmentée peu à peu et dont on doit veiller qu'elle n'affecte pas le nourrisson. Il conclut, insistant sur le vin, mais en laissant entendre que toute la nourriture compte :

« Il faut se représenter que le vin est une substance plus puissante que la constitution de l'enfant, d'où il suit que la plupart de ceux nourris avec négligence sont la proie de convulsions épileptiques⁶⁸. »

Il faut donc éviter que la qualité du lait se détériore. Ainsi, dit Rufus d'Éphèse, si le lait est trop épais, il faut absolument faire vomir à la nourrice son excès de phlegme, la faire maigrir grâce à des exercices et changer son régime alimentaire. Le médecin conclut :

« Voilà comment il faut corriger la trop grande consistance du lait, circonstance qu'on ne doit pas négliger, car dans ce cas, on risquerait de

66. *Ibidem*, 15, 3 (III, 130, 3-4 Daremberg-Bussemaker).

67. Pour des études sur la nourrice et son régime, voir DASEN, Véronique, « Bibliographie sélective, 1. La nourrice et le lait : Antiquité-Moyen Âge », dans DASEN, Véronique, GÉRARD-ZAI, Marie-Claire (dir.), *Art de manger, art de vivre. Nourriture et société de l'Antiquité à nos jours*, Golion, Infolio, 2012, p. 301-313.

68. *Maladies des femmes*, II, 10 Burguière-Gourevitch-Malinas (= II, 27 Ilberg) ; trad. Danielle GOUREVITCH, Collection des Universités de France, 1990, modifiée. Soranos revient ailleurs sur l'ivresse qui corrompt le corps et l'esprit de la nourrice et détériore le lait ; il souligne que les propriétés du vin pris à trop fortes doses se communiquent au lait, si bien que les nourrissons sont pris de tremblements (*entroma*), d'apoplexie (*apoplèkta*) ou de convulsions (*spasmôdè*) (= II, 8 Burguière-Gourevitch-Malinas [II, 19 Ilberg]). Rufus d'Éphèse conseille également une consommation modérée de vin par la nourrice, sans évoquer les risques précis pour le bébé (dans ORIBASE, *Collection...*, *op. cit.*, v, 13, 10 [III, 123, 2-4 Daremberg-Bussemaker]).

voir l'enfant devenir épileptique, ou souffrir de quelque affection préjudiciable⁶⁹. »

La crainte que l'excès de phlegme de la nourrice, épaississant le lait, ne provoque l'épilepsie du nourrisson pourrait expliquer ces recommandations.

Quant à Soranos, il veut que la nourrice ne se baigne pas trop souvent « car les bains rendent le lait aqueux ». Ce lait est peut-être supposé faire courir le même risque d'épilepsie que le lait aigri par le bain intempestif du nourrisson⁷⁰.

En effet, les moments propices au bain du petit doivent être soigneusement choisis. Soranos demande que la nourrice n'en fasse pas prendre avant de l'allaiter ou pendant qu'elle l'allait, car « comme le lait se détériore et aigrit, les nerfs (du nourrisson) en souffrent et il s'ensuit des épilepsies et des apoplexies⁷¹ ». Rufus souligne aussi que baigner le nourrisson avant qu'il ait complètement digéré ou s'il a beaucoup mangé est dangereux : les bains « deviennent une source des lésions les plus graves, comme les convulsions, l'épilepsie, la torpeur, au cas où on aurait baigné les enfants avant l'accomplissement de la digestion, ou après les avoir bourrés récemment d'une grande quantité d'aliments⁷² ». On a vu qu'une cause supposée d'épilepsie était un problème de l'estomac.

La nourrice veillera aussi à ne pas effrayer l'enfant et à le faire vivre dans la sérénité. Rufus indique qu'il est bon de laisser pleurer le nourrisson, les cris étant pour lui un exercice, mais il faut calmer les cris trop intenses qui risquent d'entraîner des convulsions. De même,

« on évitera aussi, plus que toute autre chose, la frayeur, les grands bruits et les cris à l'oreille, et on n'essayera de ne pas les effrayer subitement par l'apparition de spectres ou de quelque autre vision; car tous ces moyens mettent l'enfant en danger de prendre la maladie dite de l'enfant ».

Si le petit a une frayeur quelconque, il faut le rassurer en lui montrant ses objets favoris, le câlinant, lui chantant une chanson et en le berçant⁷³. Soranos dit à peu près la même chose à propos de la nourrice, en étant moins précis sur les maladies encourues :

« Jamais elle ne l'effrayera ou ne l'inquiétera par des bruits ou en prenant un ton menaçant : la frayeur qui résulte de ces pratiques occasionne des maladies aussi bien physiques que mentales⁷⁴. »

69. Dans ORIBASE, *Collection...*, op. cit., 13, 28 (III, 126, 12-14 Daremberg-Bussemaker). Voir aussi Aristote, *Histoire des animaux*, VII, 12, 588a : les bébés nourris d'un lait trop abondant et trop épais ont des convulsions.

70. *Maladies des femmes*, II, 10 Burguière-Gourevitch-Malinas (= II, 24 Ilberg); voir aussi II, 11 Burguière-Gourevitch-Malinas (= II, 29 Ilberg).

71. *Ibidem*, II, 13 Burguière-Gourevitch-Malinas (= II, 38 Ilberg).

72. Dans ORIBASE, *Collection...*, op. cit., 20, 8 (III, 156, 3-6 Daremberg-Bussemaker).

73. *Ibidem*, 20, 26-28 (III, 160, 7-161, 4 Daremberg-Bussemaker).

74. *Maladies des femmes*, II, 13 Burguière-Gourevitch-Malinas (= II, 49 Ilberg); trad. Danielle GOUREVITCH, Collection des Universités de France, 1990. Sur les frayeurs

Janine Bertier a souligné que les recommandations de Soranos de choisir une nourrice douce et paisible et d'éviter les femmes coléreuses et superstitieuses, au-delà de la recherche de l'équilibre émotionnel de l'enfant, visent aussi à éviter l'épilepsie⁷⁵.

Tout cela répond à ce que *Maladie sacrée* considérait déjà comme causes possibles de l'épilepsie du jeune enfant : une frayeur d'origine obscure, un cri qui l'effraie ou l'incapacité à reprendre son souffle en pleurant⁷⁶.

Enfin, il faut sans doute prendre garde au moment de sortir l'enfant. Plutarque rappelle que les nourrices évitent d'exposer les petits enfants à la lune : le risque est que leur corps se convulse et se torde⁷⁷. Étant donné le rôle imputé à la lune dans la naissance de l'épilepsie et l'humidité des petits enfants, il faut sans doute voir là une allusion aux convulsions épileptiques.

Un interdit alimentaire de la nourrice : le céleri

Si l'ensemble du régime de la nourrice est important pour éviter l'épilepsie du nourrisson, une plante est plus spécialement susceptible de provoquer cette maladie si elle en mange : le céleri.

Rufus d'Éphèse indique que la nourrice doit surtout éviter de manger la plante *selinon* car « le *selinon* pèse sur la matrice, et, si la nourrice en mange, l'enfant court le danger de devenir épileptique, sinon de se couvrir de pustules (*phumata*)⁷⁸ ». L'action supposée sur la matrice n'est pas très claire, mais entraînerait peut-être l'épilepsie ou les pustules chez le nourrisson. Le *selinon* est le céleri (*Apium graveolens sativum*), forme cultivée de l'ache (*Apium graveolens* L.), le mot *apium* semblant désigner les deux espèces chez les Romains. Les Grecs et des Romains l'utilisaient dans l'alimentation et en médecine, et Pline le dit largement estimé⁷⁹. Il donne à son sujet des indications détaillées où se trouve l'assertion qu'elle provoque l'épilepsie du nourrisson si la nourrice en consomme. Après avoir indiqué la distinction faite par Chrysippe et Dionysius entre espèce mâle et espèce femelle⁸⁰, il ajoute :

de l'enfant et ce qui le rassure, voir dans ce volume DASEN, Véronique, « Le hochet d'Archytas ».

75. BERTIER, Janine, « La médecine des enfants... », art. cité, p. 2220. Sur la nécessité d'une nourrice douce et calme : SORANOS, *Maladies des femmes*, II, 8 (= II, 19 Ilberg) ; RUFUS D'ÉPHÈSE, dans ORIBASE, *Collection...*, op. cit., 13, 5 (III, 122, 3 Daremberg-Bussemaker) ; MNÉSITHÉE, dans ORIBASE, *Collection...*, op. cit., 15, 4 (III, 130, 6-7 Daremberg-Bussemaker).

76. *Maladie sacrée*, x, 4 (Jouanna). Voir aussi *Aphorismes*, III, 24, où les frayeurs comptent parmi les maux du bébé.

77. *Propos de table*, III, 10, 658e. Voir aussi ARISTOTE, *Histoire des animaux*, VII, 12, 588a ; PLIN L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, VII, 42.

78. Dans ORIBASE, *Collection...*, op. cit., 13, 13 (III, 123, 11-13 Daremberg-Bussemaker) ; trad. Daremberg modifiée.

79. *Histoire naturelle*, XX, 112.

80. Les Anciens distinguaient parfois une espèce mâle et une espèce femelle d'une plante en fonction de la morphologie ; il s'agissait de variétés d'une plante ou de plantes différentes. Chrysippe est Chrysippe de Cnide, médecin du IV^e siècle av. J.-C. ; de nombreux médecins ont porté le nom de Dionysios.

« [Tous deux disent] qu'il ne faut admettre ni l'une, ni l'autre parmi les aliments, que c'est même un sacrilège, car l'ache est consacrée aux repas funèbres des morts, qu'elle est contraire à la clarté de la vue, que la tige de l'espèce femelle engendre des petits vers⁸¹ et que pour cette raison, ceux qui en mangent deviennent stériles, qu'ils soient de sexe masculin ou féminin, mais que les nouveau-nés qui sont au sein sont rendus épileptiques par cet aliment⁸². »

Il est tentant de penser que la réputation du *selinon* comme plante des morts ait pu entraîner les Anciens à lui prêter les conséquences sur la santé évoquées par Rufus et Pline : chez Pline, obscurcissement de la vue, peut-être vers intestinaux; chez Rufus, pustules sur la peau des nourrissons; chez les deux, problèmes de l'appareil génital et épilepsie du nourrisson. Cependant certains de ces risques étaient peut-être réels.

Des recherches récentes sur l'ache et le céleri ont montré qu'ils développent la photosensibilité, en particulier aux ultraviolets. Des dermatites aiguës se déclarent en cas d'exposition au soleil après manipulation des racines ou, plus exceptionnel, après ingestion; le céleri est également allergisant et peut provoquer un œdème et une urticaire de la bouche⁸³. Il est donc possible qu'en période de fort ensoleillement sous un climat méditerranéen ou par suite d'une allergie de l'enfant, une portion de céleri sans inconvénient pour la nourrice ait causé sur son nourrisson les *phumata* dont parle Rufus.

D'autre part, le céleri est riche en nitrates, transformés en nitrites grâce à des bactéries de la bouche. Les nitrites ont un effet vasodilatateur et fluidifient le sang. Une étude récente affirme qu'ils amélioreraient l'afflux de sang dans certaines zones du cerveau, en particulier dans le lobe frontal. Une dose quotidienne de céleri serait ainsi bénéfique aux personnes âgées grâce à l'afflux de sang dans ces zones moins irriguées avec le temps⁸⁴. S'il en est vraiment ainsi, on peut se demander si le même phénomène chez un nourrisson n'aurait pas un effet perturbateur sur son cerveau et n'entraînerait pas des réactions vues par les Anciens comme des crises d'épilepsie.

Prévention de la contagion et isolement de l'enfant épileptique

Une fois évités les risques liés à la nourrice, restait, au-delà même de la petite enfance, le problème de la contagion de la maladie. Pour l'enfant plus âgé comme pour le bébé, la croyance en la contagion de l'épilepsie

81. Ce sont peut-être des vers intestinaux.

82. PLINE, *Histoire naturelle*, xx, 113-114 : *Ambo neutrum ad cibos admittendum, immo omnino nefas, namque id defunctorum epulis feralibus dicatum <es>se, uisus quoque claritati inimicum, caule feminae uermiculos gigni ideoque eos qui ederint sterilesce mares feminasue; in puerperiis uero ab eo cibo comitiales fieri qui ubera hauriunt* (trad. pers.).

83. BRUNETON, Jean, *Pharmacognosie, phytochimie, plantes médicinales*, Paris, 2016, 5^e édition, p. 749.

84. PRESLEY, Tennille D. *et al.*, « Acute Effect of a High Nitrate Diet on Brain Perfusion in Older Adults », *Nitric Oxide*, 24, 1, 15 oct. 2010, p. 34-42.

a entraîné d'autres mesures de prévention, comme l'évitement de tout contact avec la nourriture, la boisson et la vaisselle utilisées par un épileptique, et plus largement, avec l'épileptique lui-même. Les viandes d'animaux jugés épileptiques étaient aussi évitées, même si l'on ne s'expliquait pas le mécanisme exact de la contagion⁸⁵.

Le cas du malheureux Thallos révèle les conséquences de ces mesures pour l'enfant épileptique. Il est rejeté par ses compagnons et finit relégué très loin à la campagne. Indépendamment de sa contagiosité éventuelle, il suscite aussi le dégoût comme le laisse entendre le portrait qu'en fait Apulée : membres couverts de bleus, à cause des chutes, face pleine d'ulcères, front et occiput abîmés par les contusions, yeux éteints, narines béantes, pieds mal assurés ; c'est un enfant repoussant, au corps rongé par la maladie⁸⁶.

La technique d'isolement dont il est victime pouvait-elle s'appliquer à un enfant libre doté de parents ? Un exemple ancien concerne un enfant handicapé ainsi relégué par son père⁸⁷. Selon Tite Live, en 359-358 av. J.-C., l'ancien dictateur Titus Manlius Imperiosus avait exilé à la campagne son fils, atteint de difficultés de la parole. Mais il encourt les reproches de l'opinion publique par la voix d'un tribun de la plèbe :

« Un père quelque peu humain ne devait-il pas entourer de soins cette disgrâce naturelle, au lieu de la faire remarquer par des réprimandes et des châtiments ? Les bêtes elles-mêmes, privées de la parole, ne nourrissent pas moins ceux de leurs petits qui sont moins bien venus⁸⁸. »

Il s'agit sans doute ici d'une condamnation par Tite Live, en des temps moins durs. Les auteurs de l'époque impériale rappellent la tendresse qu'un père peut éprouver pour un enfant ayant quelque défaut, comme Sénèque soulignant qu'un père aime son fils maladif autant que son fils bien-portant⁸⁹. En milieu juif, le père du garçon épileptique exorcisé par Jésus supplie ce dernier de le guérir, prêt à tout dans ce but ; même la conviction que la maladie est due à un démon n'entraîne ici aucun rejet⁹⁰. La mise à l'écart d'un enfant épileptique, hormis dans le cas d'esclaves très malades, n'était sans doute pas systématique et n'intervenait probablement que dans les cas désespérés. On essayait d'abord de le soigner. Thallos lui-même aurait souvent été montré à des médecins⁹¹ et c'est son incurabilité qui aurait entraîné sa relégation à la campagne. Son statut d'esclave n'était pas un obstacle à des tentatives de soins. Galien évoque ainsi des exemples

85. Sur les mesures de protection et les animaux jugés épileptiques, voir *supra* *L'épilepsie, maladie contagieuse*.

86. *Apologie*, XLIII, 9 ; XLIV, 7.

87. Voir dans ce volume HUSQUIN, Caroline, « Perceptions et accompagnements... », art. cité.

88. *Histoire romaine*, VII, 4 (trad. Raymond BLOCH, Collection des Universités de France, 1968).

89. *Lettres à Lucilius*, 66, 26-27 ; voir aussi HORACE, *Satires*, I, 3, 43-50.

90. Voir p. 200 et n. 130.

91. *Apologie*, XLIV, 3.

d'esclaves, y compris enfants, qu'il a soignés⁹². Il est probable aussi que Thallus était un *uerna*, un esclave né à la maison, avec qui des liens affectifs pouvaient exister.

Les soins médicaux aux enfants épileptiques

Les soins prodigués aux jeunes épileptiques sont détaillés surtout par Arétée, Galien et Caelius Aurelianus. Malgré l'absence de médecins spécialisés en pédiatrie, un principe général veut qu'un traitement soit adapté au jeune âge du patient, comme l'explique Celse :

« En général, les enfants ne doivent pas être soignés comme les adultes⁹³. »

Il faut tenir compte de la faiblesse de l'enfant par rapport à l'adulte et de son tempérament humide. Pour soigner l'adulte épileptique, les médecins, quelle que soit leur école, conseillaient d'abord un traitement par le régime conformément à la thérapeutique antique : vie calme et sans souci, régime alimentaire, exercices. Mais selon les médecins, s'y ajoutaient des soins souvent bien plus rudes. Ainsi, chez Arétée de Cappadoce, le traitement de la crise implique saignées, lavements et ventouses. Le traitement de fond, outre le régime, comprend des saignées, des purgatifs violents, de fortes frictions de la tête, des brûlures au fer rouge sur le crâne et même la trépanation. Arétée dit qu'il ne faut pas hésiter car le corps de l'épileptique est habitué à souffrir⁹⁴. Caelius Aurelianus utilise la saignée, les sangsues, les ventouses et l'ellébore, purgatif et vomitif très violent, souvent employé dans les maladies nerveuses ; il détaille les soins souvent barbares de ses confrères, certains allant jusqu'à la castration⁹⁵. Les médecins recouraient parfois aussi à des substances paraissant héritées de la magie, comme le lichen des chevaux, la chair humaine ou le sang humain. Nous en connaissons un exemple d'utilisation adaptée aux enfants : de la cervelle de chameau desséchée donnée à sentir aux *infantes* et *pueri*, tandis que les adultes l'avalent⁹⁶.

Les soins aux enfants épileptiques montrent donc souvent des aménagements. Arétée et Galien évoquent le traitement de la crise chez l'enfant. Chez Arétée, il s'agit de la crise due à une mauvaise digestion ou un refroidissement considérable. L'origine attribuée à la crise explique la conduite adoptée. Il faut faire vomir l'enfant, le masser à l'huile et lutter contre le

92. *Des lieux affectés*, II, 10 (VIII, 132 Kühn) ; *Traitement pour la saignée*, 17 (XI, 299 Kühn) ; *Sur les mélanges et les vertus des médicaments simples*, X, 2, 15 (XII, 286, 4-9 Kühn). Vers 400, où tout le monde n'est pas encore chrétien, Végèce écrit qu'il ne paraît pas incongru de soigner les esclaves malades, alors qu'ils coûtent souvent moins cher que les chevaux et mulets, plus délaissés (*Médecine des chevaux*, I, pr.).

93. *De la médecine*, III, 7, 1 ; aussi V, 26, 6 ; VII, 14, 7 ; VII, 26, 5.

94. *Signes...*, *op. cit.*, VII, 4.

95. *Maladies chroniques*, I, 4, 80 ; 91 ; 96 ; 98 ; 100-111 ; traitements des autres médecins : 116-143.

96. *Ibidem*, I, 4, 119.

froid en frottant les membres de laine ou d'étoffes usées. On oindra le siège avec un mélange de miel, huile de rue, nitre et résine liquide, qu'on mettra aussi en suppositoire si l'on peut. Si possible, on donnera une potion vomitive et laxative. Le traitement pour les jeunes gens est le même, avec des vomitifs plus actifs⁹⁷. C'est donc moins rude que pour l'adulte chez Arétée.

Galien fait, lui, allusion à une méthode pour empêcher la crise⁹⁸. Un garçon de 13 ans ayant expliqué que ses accès débutaient à la jambe pour remonter vers la tête, ses médecins décidèrent de le purger, de lier la jambe au-dessus de la zone frappée en premier et d'appliquer sur le lieu un remède à base de thapsie ou de moutarde. Le traitement aurait empêché les crises auparavant journalières. L'application sur la jambe d'un produit irritant est destinée à fixer l'humeur; la ligature l'empêche de monter à la tête et imite un procédé utilisé en cas de morsure ou piqûre venimeuse. Des traitements équivalents étaient appliqués aux adultes et il n'y a donc pas adaptation pour cet enfant déjà grand. À la fin du ^{xx}e siècle, la compression du membre d'où part la crise était une manœuvre encore utilisée pour empêcher la crise⁹⁹; le succès des médecins antiques était donc peut-être réel.

Des traitements plus globaux sont aussi mentionnés, l'un pour le nourrisson, l'autre pour l'enfant plus âgé. Caelius Aurelianus indique la conduite à avoir dans l'épilepsie du nourrisson, soulignant qu'il faut éviter les grands moyens à cause des faibles forces du petit¹⁰⁰. Lors de la crise, la nourrice doit solidement envelopper dans un manteau l'enfant enduit d'huile, pour le redresser. En cas d'écume, elle lui instillera peu à peu de l'hydromel dans la bouche. Après la crise, elle lui donnera du lait, puis le sein pour nourrir, détendre les nerfs, affaiblir les humeurs et relâcher le ventre. Le traitement de fond passe par le régime de la nourrice¹⁰¹. La comparaison avec son régime ordinaire montre qu'il s'agit du même plus strictement suivi : ni bain, ni vin, ni viande, exercice doux et nourriture digeste. La nourrice épileptique ou malade doit être remplacée par une autre, au lait sain. L'enfant sera baigné et réchauffé à l'huile et à l'eau chaude et on évitera tout ce qui peut lui faire peur. Les soins au nourrisson épileptique sont donc très semblables aux précautions prises pour éviter que la maladie se déclare et montrent un souci de douceur et de réconfort du petit malade. Caelius Aurelianus indique ensuite le traitement pour les plus âgés, c'est-à-dire les adultes, sans mentionner de traitement spécial pour les enfants qui ne sont plus nourrissons; on ignore donc s'il s'abstenait alors de moyens plus durs, comme la saignée ou la prise d'ellébore.

97. *Signes...*, *op. cit.*, v, 4.

98. *Des lieux affectés*, III, 11 (VIII, 198, 5-12 Kühn).

99. GOUREVITCH, Danielle, *I giovani pazienti di Galeno. Per una patocenosi dell'impero romano*, Rome, Laterza, 2001, p. 34.

100. *Maladies chroniques*, I, 4, 77-78.

101. On ne lui administre pas de remède qui, passant dans son lait, soignerait le bébé, comme on le voit faire dans d'autres maladies.

Nous connaissons toutefois un exemple très complet de cure d'un enfant plus âgé grâce à Galien. C'est le sujet d'une lettre qu'il adresse au père d'un garçon épileptique¹⁰². Le père souhaitait cette lettre car il quittait Rome, où il avait consulté Galien à propos de son fils, et regagnait Athènes, où se trouvait l'enfant, d'âge scolaire puisque Galien fait allusion à ses cours. L'homme repart avec un médecin que Galien a vu et estime compétent. Galien ne rédige cette lettre qu'avec réticence car il n'a pas vu le garçon et pense qu'un profane n'est pas vraiment apte à gérer une cure médicale. Malgré le scepticisme sur les capacités des parents¹⁰³, cette lettre permet donc de voir comment était géré au jour le jour un jeune épileptique selon les prescriptions médicales de l'époque. Le médecin supervise toute l'organisation de la journée et du régime au sens antique; il a peu recours à d'autres moyens.

Galien conseille d'abord d'éviter toutes les causes extérieures déclenchant une crise chez un épileptique (froid, éclair, etc.). Au printemps, le garçon sera purgé par le médecin. Ses journées comporteront des promenades avant et après ses cours matin et après-midi. Le reste vise aussi à éliminer les humeurs superflues ou éviter leur formation. Dans ce but, l'enfant fera des exercices doux sous la conduite d'un pédotribe; des frictions pourront les compléter ou les remplacer. Le régime alimentaire évitera les aliments réputés engendrer des humeurs malsaines, comme certains fruits et légumes ou les huîtres...; il évitera aussi les produits « chauds » censés « remplir » la tête (vin, moutarde...) et ce qui peut créer une indigestion; il préférera les olives, les fruits secs et quelques viandes cuites sans graisse. La boisson sera de l'oxymel (vinaigre miellé). À partir de la purge, prendre tous les jours un médicament à base de scille, dont Galien indique la préparation et avec lequel il affirme avoir totalement guéri d'innombrables enfants en quarante jours.

Le régime préconisé est donc sans brutalité, adapté à un enfant et vise à « assécher » le malade. Une vie saine et régulière, comme recommandé ici, apportait peut-être une amélioration aux enfants. De nos jours, un régime alimentaire spécifique, le régime cénotonique, serait bénéfique aux épileptiques; certains aspects du régime alimentaire de Galien avaient peut-être le même effet. Le médicament à la scille jouait le rôle de purgatif pour évacuer les humeurs¹⁰⁴. Galien précise qu'il réussit ainsi à éviter le traitement à l'ellébore. Cependant, la scille, très utilisée dans l'Antiquité en médecine et en magie, ne pouvait certainement pas permettre les guérisons, dont se vante Galien, dans une véritable épilepsie.

102. *Conseil pour un enfant épileptique* (xi, 357-378 Kühn).

103. *Conseil...*, *op. cit.*, i (xi, 357, 1-360, 2 Kühn); vi (xi, 375, 11-376, 17 Kühn). Sur les réticences de Galien, voir BOUDON-MILLOT, Véronique, « Galien de Pergame et la pratique épistolaire », dans LAURENCE, Patrick, GUILLAUMONT, François (dir.), *Les écritures de la douleur dans l'épistolaire de l'Antiquité à nos jours. Actes du colloque international L'épistolaire antique et ses prolongements*, vi, 2008, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2010, p. 113-132.

104. Sur ces vertus purgatives : Dioscoride, *Matière médicale*, ii, 171, 4.

Enfin, Arétée fait allusion à des pratiques très contestables pour guérir les jeunes malades : pensant que la puberté elle-même entraînait parfois la fin de la maladie, certains médecins recommandent les relations sexuelles et « cherchent à violenter la nature des enfants, s'imaginant par là accélérer la virilité ». Arétée estime que la nature fait les choses en son temps, que le médecin n'y peut rien et qu'il y a même danger puisque, dit-il, des rapports sexuels trop précoces peuvent déclencher l'épilepsie¹⁰⁵.

Hormis ces pratiques, la médecine antique offrait donc aux petits épileptiques des soins conformes à l'étiologie supposée de la maladie et à ses principes tout en tenant compte le plus souvent de la spécificité infantine.

Magie, astrologie et exorcisme contre l'épilepsie des enfants

Indépendamment ou non des soins médicaux, des moyens n'appartenant pas à la médecine rationnelle des médecins s'offraient pour prévenir ou soigner l'épilepsie d'un enfant. L'épilepsie fait partie des maladies les plus présentes dans la magie médicale. L'origine surnaturelle que certains lui attribuaient, le caractère spectaculaire et impressionnant des crises, les lourdes conséquences pour le malade et les difficultés à guérir le mal expliquent cette importance¹⁰⁶. *Maladie sacrée* fait allusion à la cure de l'épilepsie par les purificateurs et magiciens grâce à des purifications et des incantations¹⁰⁷. Les purifications ne sont pas mentionnées à l'époque impériale, mais Caelius Aurelianus s'indigne car certains médecins approuvent le recours aux amulettes, aux mages et aux incantations¹⁰⁸, incantations dont nous ne savons rien. Même des médecins indiquaient en effet des recettes populaires ou magiques sous couvert de ce qu'on appelle à la fin de l'Antiquité les *physica*, « remèdes naturels » censés agir de manière non rationnelle en vertu des amitiés et des haines présentes entre les productions de la nature¹⁰⁹.

Les recettes magiques étaient sans doute appliquées à tous les âges, mais Pline l'Ancien en indique quelques-unes destinées aux *infantes*. À nouveau, le souci majeur est la prévention. Une recette attribuée aux mages prescrit :

« Après avoir fait passer dans un anneau d'or une cervelle de chèvre, les Mages l'instillent dans la bouche des petits enfants avant que ceux-ci n'aient pris du lait, pour les préserver du mal comitial et des autres maladies des petits enfants. »

105. *Signes...*, *op. cit.*, VII, 4, 14-15 (Hude).

106. Sur les recettes magiques contre l'épilepsie, voir TEMKIN, Owsei, *The falling...*, *op. cit.*, p. 10-15; 21-27; WOHLERS, Michael, *Heilige...*, *op. cit.*, p. 162-164; 200-230.

107. *Maladie sacrée*, I, 1 (Jouanna).

108. *Maladies chroniques*, I, 4, 119; voir aussi I, 4, 130.

109. Voir GAILLARD-SEUX Patricia, « Sur la distinction entre médecine et magie dans les textes médicaux antiques », dans HARO SANCHEZ, Magali DE (dir.), *Écrire la magie dans l'Antiquité. Actes du colloque international de Liège, 13-15 octobre 2011*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2015, p. 201-223.

L'amulette mentionnée aussitôt après a peut-être le même but, puisque l'enfant inquiet risque l'épilepsie :

« De la crotte de chèvre attachée dans une étoffe calme les petits enfants troublés (*inquietos*), surtout les petites filles¹¹⁰. »

Dans les deux recettes, l'ingrédient est tiré de la chèvre, très utilisée dans les recettes magiques contre l'épilepsie. Pline signale ainsi une prescription des mages ordonnant de faire manger au malade de la viande de chèvre rôtie sur le bûcher d'un homme¹¹¹. *Maladie sacrée* indique que la chèvre est l'animal de Cybèle, divinité envoyant l'épilepsie, ce qui explique les interdits sur sa consommation et son contact¹¹². L'animal est aussi consacré à Artémis, associée à la lune incriminée dans l'apparition de l'épilepsie, et parfois réputé épileptique. Sans rites, des recettes utilisant la chèvre étaient aussi employées par les médecins. Il est difficile de dire si l'action était conçue comme celle du semblable sur le semblable, la chèvre épileptique attirant l'épilepsie du malade, ou si la transgression liée à l'utilisation de l'animal consacré à une divinité était censée avoir une action. En effet, le médecin Théodore Priscien (vers 400) écrit que lorsqu'on soigne l'épilepsie avec des *physica*, « on a besoin de souillure, comme [...] les chairs des oiseaux sacrés et des animaux interdits données en nourriture et leur sang en boisson¹¹³ ».

Deux autres recettes chez Pline montrent le même schéma que les deux déjà vues :

« Le foie d'âne mélangé d'un peu de panax et instillé dans la bouche préserve les petits enfants des maux des comices et d'autres maladies ; on prescrit de le faire pendant 40 jours. Aussi : une peau d'âne jetée sur les petits enfants les rend inaccessibles à la peur¹¹⁴. »

Contre l'épilepsie en général, Pline donne une série de remèdes tirés de l'âne mâle ou femelle, par exemple manger le cœur d'un âne mâle et noir en plein air pendant la première ou la deuxième phase de la lune¹¹⁵. En Égypte et en Mésopotamie, l'âne personnifie les forces obscures responsables des accidents de santé. Dans les textes égyptiens, l'âne mâle est censé inoculer comme incubé une semence mortelle et morbifère. À l'époque tardive, l'âne sauvage est l'animal de Seth et les produits qu'on en tire ont une action en gynécologie¹¹⁶. L'Égypte étant le creuset d'une partie des recettes de magie

110. *Histoire naturelle*, XXVIII, 259 : *Cerebrum caprae Magi per anulum aureum traiectum, priusquam lac detur, infantibus contra comitiales ceterosque infantum morbos. Caprinum fimum inquietos infantes adalligatum panno cohibet, maxime puellas* (trad. pers.).

111. *Ibidem*, XXVIII, 226, où figure une autre recette magique tirée de la chèvre.

112. Interdits rappelés par l'auteur (*Maladie sacrée*, I, 6 Jouanna).

113. *Physica*, pr., 251 Rose. Voir GAILLARD-SEUX, Patricia, « Sur la distinction... », art. cité, p. 218.

114. *Histoire naturelle*, XXVIII, 258 : *iocur asini admixta modice panace instillatum in os a comitialibus morbis et aliis infantes tuetur; hoc XL diebus fieri praecipunt, et pellis asini iniecta inpauidos infantes facit* (trad. pers.).

115. *Ibidem*, 225-226.

116. Voir DASEN, Véronique, *Le sourire d'Omphale. Maternité et petite enfance dans l'Antiquité*, Rennes, PUR, 2015, p. 97-99.

médicale diffusées à l'époque impériale, il est possible que nos recettes en viennent. Mais par ailleurs, dans les *Métamorphoses* d'Apulée, l'âne Lucius est accusé d'être épileptique¹¹⁷. De plus, l'acte sexuel a été comparé à une petite épilepsie¹¹⁸ et la salacité de l'âne explique peut-être qu'on recourt à lui contre le mal caduc.

Ces recettes appliquées aux enfants ne montrent donc rien de spécifique par rapport à celles utilisées pour les adultes. Cependant, d'autres sources indiquent que le port d'amulettes pouvait être un moyen de soigner ou prévenir l'épilepsie infantine. L'exemple le plus célèbre figure chez Galien :

« (La racine de pivoine) a tout entière une vertu extrêmement desséchante si bien que je ne désespère pas qu'on croie à raison que, même attachée en amulette, elle soigne l'épilepsie des jeunes enfants (*paidiôn*). J'ai vu autrefois un jeune enfant (*paidion*) ne plus souffrir d'épilepsie pendant huit mois, depuis qu'il portait en amulette cette racine. Mais quand l'amulette se détacha de son cou, aussitôt il souffrit d'épilepsie, et quand on lui en attachait de nouveau une autre, il fut au contraire dans un état irréprochable. Il me parut meilleur, pour faire une expérience, de la lui enlever de nouveau. Cela fait, quand il eut au contraire des convulsions, nous lui avons attaché en amulette au cou un grand morceau de racine fraîche, et à partir de ce moment, l'enfant (*pais*) fut désormais en parfaite santé et ne souffrit plus d'épilepsie¹¹⁹. »

L'expérience étant probante, Galien essaie ensuite de trouver une explication rationnelle, conformément à la méthode médicale. Il estime fondé rationnellement (*eulogon*) de penser que des particules se détachant de la racine sont attirées par la respiration et guérissent les lieux affectés, ou bien que l'air est chargé et transformé continuellement par la racine ; ce sont ainsi les vertus jugées desséchantes de la plante qui agissent sur cette maladie humide¹²⁰.

Quoi que dise Galien, la pivoine était utilisée contre l'épilepsie parce qu'elle était une plante associée à la lune, source d'épilepsie, et parée de diverses vertus magiques dans les traités astrologiques. Un *Traité de la pivoine*, connu en plusieurs versions, mentionne l'amulette pour guérir les épileptiques, mais sans parler d'enfants¹²¹. La même prescription générale

117. *Métamorphoses*, IX, 39, 7.

118. ARÉTÉE, *Signes...*, *op. cit.*, VII, 4, 14; CAELIUS AURELIANUS, *Maladies chroniques*, I, 4, 127.

119. *Sur les mélanges et les vertus des médicaments simples*, VI, 3 (XI, 859, 10-860, 3 Kühn), trad. pers.

120. *Ibidem* (XI, 866, 3-7 Kühn). Sur l'attitude de Galien et des médecins en général face aux remèdes magiques, voir JOUANNA, Jacques, « Médecine rationnelle et magie : le statut des amulettes et des incantations chez Galien », *Revue des études grecques*, 2011, 124, p. 47-77; GAILLARD-SEUX, Patricia, « Sur la distinction... », art. cité.

121. *Catalogus codicum astrologorum graecorum*, VIII, 4. Traduction et commentaire : FESTUGIÈRE, André Jean, « Un opuscule hermétique sur la pivoine », *Vivre et penser*, II, Paris, 1942, p. 246-262, rééd. dans *Hermétisme et mystique païenne*, Paris, Aubier-Montaigne, 1967, p. 181-201; autre traduction : *idem*, dans *La révélation d'Hermès Trismégiste*, t. 1, Paris, 2014. Sur la pivoine dans la magie et l'astrologie, voir DUCOURTHIAL, Guy, *Flore magique et astrologique de l'Antiquité*, Paris, Belin, 2003, p. 295-311; GRIBOMONT, Aurélie,

se trouve chez des auteurs postérieurs à Galien¹²², le succès de cette amulette lui devant sans doute quelque chose. La pivoine est utilisée contre l'épilepsie de diverses manières en médecine jusqu'au dix-neuvième siècle, sans que cela paraisse de nos jours justifié¹²³. Le récit de Galien montre aussi que les parents de l'enfant ont eu conjointement recours à une recette de magie astrologique et aux soins d'un grand médecin, ce qui n'a rien d'exceptionnel dans l'Antiquité en cas de maladie.

Cependant, les amulettes contre l'épilepsie étaient rarement formées de produits naturels; les recettes magiques contre cette maladie préféraient utiliser les substances naturelles en ingestion. Des amulettes plus pérennes étaient peut-être employées, comme les lamelles de métal gravées, telle la fameuse amulette d'Aurelia. Cette feuille d'or, conservée au musée Getty, datée du III^e siècle, était roulée et enfermée dans un étui à porter au cou¹²⁴. Elle est gravée de trente lignes de texte grec et comprend des *uoces magicae*, termes incompréhensibles, ainsi que des *charaktères*, signes magiques semblables à des lettres qui semblent être le plus souvent des symboles de dieux. Le texte est juif ou chrétien et invoque le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, en mentionnant aussi des noms d'anges ou archanges, pour demander de protéger Aurelia « de tout mauvais esprit, et de toute épilepsie et de toute chute ». L'ensemble rappelle des amulettes à but varié dont la confection est recommandée dans les papyrus grecs magiques. On ignore si Aurelia était une enfant ou une adulte, mais il est probable que des enfants ont porté des amulettes de ce genre, soit pour prévenir l'épilepsie, soit pour éviter des récurrences, comme pour l'amulette chez Galien.

Des amulettes sur papyrus pouvaient également être placées au cou des enfants. La fragilité du matériau fait qu'on en a retrouvées surtout en Égypte. L'une d'elles, de provenance inconnue et datant du IV^e siècle, invoque Abrasax et demande :

« Viens au secours de la petite Sophia qui s'appelle aussi Priscilla. Arrête et anéantis celui qui vient contre la petite Sophia qui s'appelle aussi Priscilla; si c'est un frisson de fièvre, arrête-le, si c'est un fantôme, arrête-le; si c'est un démon, arrête-le¹²⁵. »

« La pivoine dans les herbiers astrologiques grecs : entre magie et médecine », *Bulletin de l'Institut Historique belge de Rome*, 74, 2004, p. 5-60.

122. PSEUDO-APULÉE, *Herbier*, LXV, 1; ELIEN, *Personnalité des animaux*, XIV, 27; ORIBASE, *Euporistes*, II, 1 (V, 608 Daremberg-Bussemaker).

123. Par voie buccale par exemple; voir GOUREVITCH, Danielle, *I giovani pazienti...*, op. cit., p. 33; GRIBOMONT, Aurélie, « La pivoine... », art. cité, p. 30.

124. Kotansky, Roy D., *Greek Magical Amulets. The Inscribed Gold, Silver, Copper and Bronze Lamellae*, Part I, *Published Texts of Known Provenance*, Opladen, 1994, p. 181-184. La date du document peut être plus tardive, IV^e siècle ou après, étant donné les caractéristiques du texte (WOHLERS, Michael, *Die heilige...*, op. cit., p. 205, n. 297).

125. DANIEL, Robert W., MALTOMINI, Franco, *Supplementum magicum*, I, 1990, n° 13; trad. Pascal CHARVET et Anne-Marie OZANAM, *La magie. Voix secrètes de l'Antiquité*, Paris, 1994, p. 37 (modifiée).

Le nom de l'enfant en particulier fait penser qu'il s'agit d'une amulette chrétienne. Étant donné l'origine démoniaque attribuée à l'épilepsie, notamment en milieu chrétien, cette maladie faisait partie des maux à éloigner en chassant un démon ou un fantôme.

D'autre part, des pratiques de protection générale des enfants visaient sans doute aussi à éviter l'épilepsie. C'était probablement le cas d'une coutume de nourrice à laquelle fait allusion Pliny l'Ancien : à l'arrivée d'un étranger ou lorsqu'on regardait un enfant endormi, sa nourrice crachait trois fois sur celui-ci¹²⁶. Le crachat étant aussi une sauvegarde contre l'épilepsie et celle des enfants étant particulièrement crainte, cette protection contre tout mal devait entre autres choses viser cette maladie. De même, les amulettes contre les frayeurs des enfants et les amulettes protectrices au cou des enfants, mentionnées dans divers textes, avaient sans doute aussi le même rôle, par exemple le corail évoqué par Pliny¹²⁷.

Une autre pratique à laquelle on pouvait recourir est l'exorcisme, que nous voyons exécuter sur un enfant, dans un milieu juif et non gréco-romain. Les *Évangiles* synoptiques racontent comment Jésus, à la demande du père d'un garçon épileptique, exorcise le démon censé provoquer la maladie. L'*Évangile de Matthieu* présente l'enfant comme « lunatique », donc épileptique¹²⁸. L'*Évangile de Marc* précise que l'enfant possède « un esprit muet, et, où qu'il le saisisse, il le déchire et il écume et grince des dents et devient raide », ce qui correspond à une crise d'épilepsie ; l'*Évangile de Luc* parle aussi d'esprit, de secousses et d'écume¹²⁹. Le récit de Matthieu est le suivant :

« Et comme ils étaient venus près de la foule, s'avança vers lui un homme qui tomba à ses genoux et dit : "Seigneur, aie pitié de mon fils, parce qu'il est lunatique et va mal ; souvent en effet il tombe dans le feu et souvent dans l'eau. Et je l'ai présenté à tes disciples et ils n'ont pas pu le guérir." Répondant, Jésus dit : "[...] conduisez-le moi ici". Et Jésus le menaça et le démon sortit de l'enfant, qui fut guéri de cette heure-là¹³⁰. »

Pour M. Wohlers, les ordres d'expulsion et les exorcismes seraient spécifiques au christianisme primitif¹³¹. O. Printz conteste ces affirmations en relevant, dans la littérature juive à partir du II^e siècle av. J.-C. et dans les écrits esséniens, des exemples d'allusions au fait de chasser des esprits dans le cadre de maladies¹³². Il est probable que dans les milieux chrétiens

126. *Histoire naturelle*, XXVIII, 39.

127. *Ibidem*, XXXII, 24 ; XXXVII, 50 ; 114. Sur l'emploi de ces amulettes, voir aussi DASEN, Véronique, « *Probaskania: Amulets and Magic in Antiquity* », dans BREMMER, Jan, BOSCHUNG Dietrich (dir.), *The Materiality of Magic*, Paderborn, Wilhelm Fink, 2015, p. 177-203.

128. *Évangile selon saint MATTHIEU*, 17, 14-18. Première occurrence du mot *selêniazomenos* en grec, également employé en MATTHIEU, 4, 24.

129. *Évangile selon saint MARC*, 9, 14-29, sp. 17 ; *Évangile selon saint LUC*, 9, 37-43, sp. 39.

130. *Évangile selon saint MATTHIEU*, 17, 14-18.

131. WOHLERS, Michael, *Heilige...*, op. cit., p. 78-86.

132. PRINTZ, Othon, « Quelques réflexions sur l'épilepsie à partir des récits de la guérison de l'enfant épileptique : Marc 9, 14-29 et les récits parallèles de Matthieu 17, 14-21 et Luc 9, 37-43 », *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 82 (4), 2002, p. 391-400, sp. p. 394-395.

de l'Antiquité, des exorcismes d'enfants épileptiques ont eu lieu. Mais dans d'autres milieux, on y a sans doute eu recours aussi. Dans *L'ami du mensonge*, Lucien raconte l'histoire fictive d'un Syrien de Palestine, qui, moyennant salaire, exorcise des possédés (*daimonōntas*), des gens qui se jettent à terre en voyant la lune, les yeux révulsés et la bouche pleine d'écume¹³³. La mention d'un Syrien de Palestine est peut-être une allusion au christianisme, mais les exorcisés sont des païens d'après le contexte. Même fictive, l'histoire doit reposer sur une réalité sociale afin que les exemples donnés par Lucien pour dénoncer la superstition aient un certain écho.



L'épilepsie a donc tenu une place très importante dans la vie des enfants de l'Antiquité. La peur que cette maladie ne les atteigne a peut-être conduit à souhaiter l'élimination des épileptiques à la naissance. Le souci de l'éviter semble permanent, notamment pendant la petite enfance, et mène à des conduites de prévention s'exprimant dans les recommandations des médecins comme dans les pratiques magiques. La maladie déclarée et rebelle à tout traitement peut conduire à des recours irrationnels tels que l'exorcisme ou la magie ou à l'exclusion sociale de l'enfant ; mais il n'apparaît pas que l'origine surnaturelle attribuée à la maladie joue un rôle dans cette dernière attitude. Cependant les médecins se soucient de soigner ces petits patients et adaptent souvent leurs traitements à leur âge. Le rejet de l'enfant épileptique n'était donc sans doute pas dominant. L'espoir d'une guérison à l'adolescence, d'un succès médical, peut-être fondé sur la confusion avec une autre maladie, ou d'une guérison magique ou miraculeuse poussait sans doute à maintenir l'enfant dans son milieu. Mais la situation à l'âge adulte de celui qui n'avait pas guéri semble avoir été peu enviable, si l'on en croit la triste description d'Arétée de Cappadoce.

133. *L'ami du mensonge*, 16.

RÉSUMÉ

L'épilepsie touche particulièrement les enfants, ce que savaient les Anciens. La croyance en l'origine surnaturelle de cette maladie, sa définition médicale et la crainte qu'elle soit contagieuse influencent aussi leurs comportements face à l'épilepsie de l'enfant. Certaines populations grecques tentaient peut-être d'éliminer les épileptiques à la naissance, comme le laissent entendre Plutarque et Soranos d'Éphèse. La volonté de prévention entraîne le contrôle complet du corps et des actes de la nourrice, recommandé par les médecins antiques. Elle conduit parfois aussi à la mise à l'écart de l'enfant incurable : Apulée, dans l'*Apologie*, montre ainsi un jeune esclave envoyé dans un lieu reculé à la campagne. Mais le souci de soigner l'emporte sur le rejet et il existait des traitements médicaux spécialement pour les enfants épileptiques, détaillés par Arétée de Cappadoce, Galien et Caelius Aurelianus ; comme pour les adultes, la magie et l'exorcisme étaient aussi employés afin d'éviter ou de soigner le mal.

ABSTRACT

Children are especially stricken with epilepsy, as the Ancients knew. Their conduct towards the child's disease is also influenced by its medical definition, the belief in its supernatural origin, and the fear of possible contagion. Some Greek societies may have attempted to kill epileptic children at birth, as suggested by Plutarch and Soranus of Ephesus. In order to prevent the illness, physicians prescribed a total control of the nurse's body and action. Anxiety may have also involved the exclusion of an incurable child: Apuleius, in his Apology, tells us about a young epileptic slave sent away to a remote place in the country. However, taking care of children prevailed over rejection; specific medical cures – detailed by Aretaeus of Cappadocia, Galen and Caelius Aurelianus – were applied to epileptic children. As for adults, magic and exorcism were also used to prevent or try to cure this disease.